



HAL
open science

Contours de ville

Yankel Fijalkow

► **To cite this version:**

| Yankel Fijalkow. Contours de ville. Delphine Dauphy, Marc Loyon. Contours, 2019. hal-02563471

HAL Id: hal-02563471

<https://hal.science/hal-02563471>

Submitted on 15 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONTOURS DE VILLE

Yankel Fijalkow

Sociologue et urbaniste

L'urbanisation concerne 80% du territoire français mais cela ne dit rien au lecteur. Les villes croissent par leur population, la densification de leurs espaces centraux et leur extension périphérique. Ici, les fermes rurales construites en pierre côtoient des grands ensembles d'habitation collectives en béton, les étangs à pêcheur perdurent au recoin d'un embranchement d'autoroute. Là, un paysan devenu urbain contemple, depuis son tracteur, l'horizon d'une ville nouvelle. Partout, des chantiers, des espaces désaffectés, de la terre et des matériaux, remués, transportés, transformés.

Le grand mérite des photographies de Marc Loyon et Delphine Dauphy est de faire dialoguer les regards sur ces paysages périphériques des villes françaises.

De sa fenêtre, le locataire de logement social observe l'étendue à perte de vue de la banlieue pavillonnaire avec ses petites maisons et jardins bien ordonnées, des haies de petits conifères, l'emplacement pour le barbecue. Au-delà du parking, son regard se fixe sur un vieux silo agricole, un château d'eau, un coin de forêt, ou un terrain de moto cross. De son côté, le paysan, huché sur son engin, voit, au delà de son champ, se dresser une forêt de béton, une grande marque longiligne de goudron, et des grands hangars de tôle pour magasins d'alimentation.

Cet ouvrage met en scène la banlieue accolée, dans la plupart des villes françaises, à la partie la plus centrale, forte de ses bâtiments administratifs et de pouvoir, de ses beaux immeubles, de ses promenades et espaces publics hérités du XIX^{ème} siècle. La banlieue, dite souvent « banlieue dortoir » ou « banlieue HLM », fait référence à l'époque des Trente Glorieuses. A cette époque, les habitants partaient au travail et ne revenaient que le soir pour dormir. Il n'y avait guère de vie sociale dans ces grands blocs de béton, déserts toute la journée. Les épouses au foyer, devenues invisibles, attendaient dans leurs appartements, dotés de tout le « confort moderne » que l'animation revienne, vers cinq heures, depuis les groupes scolaires où étudiaient les enfants, du primaire et du collège. A l'instar de la sortie de l'usine, qui organisait le rythme des vieux quartiers ouvriers d'avant guerre, la sonnerie de la fin des cours marquait la vie des quartiers de banlieues. L'école, la poste, un

arrêt de bus, tels étaient les équipements essentiels de ces « zones d'urbanisation prioritaires » construites à la hâte dans les années 1950 et 1960 pour répondre à la crise de logement et diriger les habitants des vieux quartiers populaires du centre vers d'autres horizons.

Cette banlieue était alors un symbole du progrès social à l'encontre du petit pavillon de banlieue, méprisé par les architectes et une grande partie de la classe politique. Mais très vite, on a dénoncé la dévitalisation de la vie urbaine de ces « grands ensembles », l'anonymat, la « sarcellite », une maladie matinée d'ennui et de nostalgie. Puis, les enfants des Trente Glorieuses ont grandi, les classes moyennes sont parties, de nouvelles populations sont venues de toutes les directions du monde. Dans ces espaces décriés, des populations rejetées ont été regroupées. On ne peut parler de ghetto ou d'apartheid social pour ces espaces : aucune loi n'oblige les populations victimes du racisme à y habiter. Mais le résultat d'une stigmatisation collective est là. Dans ces quartiers, contrairement à la représentation commune, le calme est de rigueur. Le jour, on ne croise pas grand monde le long des barres d'immeubles, dans les allées et les parkings. Pourtant, une véritable culture urbaine avec sa musique, son graphisme mural, ses codes vestimentaires s'est épanouie. Entre les blocs de bétons, des espaces publics émergent et la sociabilité se vit au jour le jour avec connivence et tensions.

Ce livre observe aussi le péri urbain. On y retrouve les anciens ménages de la banlieue HLM qui l'ont fuie à la première occasion pour réaliser leurs aspirations de petite classe moyenne : être propriétaire d'un pavillon. Dans les années 1970, on a beaucoup raillé les « chalandonnettes » du nom d'un ministre qui proposait de revenir au pavillon petit bourgeois pour mieux satisfaire les besoins des français. Mais on a aussi répondu à l'appel des promoteurs. Des millions de ménages français ont mobilisé leurs économies et contracté des prêts bonifiés par l'Etat pour avoir leur petit coin de jardin et le sentiment de maîtriser leur environnement.

Le retour du rêve pavillonnaire montre que les urbanistes et les planificateurs ne peuvent rien lorsque l'emporte le souhait de l'habitant de se doter d'un vrai seuil d'entrée et d'une belle façade fleurie au lieu d'une case dans un immeuble collectif. Les efforts personnels que font ces ménages pour habiter là sont considérables, les sacrifices matériels, professionnels et affectifs des conjoints aussi. Certes, l'individualisme gouverne leur volonté d'éloignement, mais n'est-il pas une réponse à une société qui individualise aussi les risques et les responsabilités de chacun ? De même, on accuse volontiers les

pavillonnaires de ne penser qu'à la défense de leur intérêt personnel, de cultiver l'égoïsme et de pencher vers l'extrême droite. Si cela peut se vérifier, ne négligeons pas l'existence d'une sociabilité dans ces ensembles pavillonnaires. Les services communs, comme l'école des enfants, les loisirs, autour d'un barbecue, rassemblent volontiers les résidents. Considérer les pavillonnaires comme l'expression du syndrome « Nimby » (*No in my back yard*) qui, aux Etats Unis, expriment le rejet de toute collectivité urbaine et dressent des barrières sécuritaires autour de « communautés fermés », dramatise inutilement les situations. Car, malgré leur fantasme de Robinson Crusoé, les habitants pavillonnaires ne sont pas dans l'apesanteur sociale. Bien souvent, ils n'habitent qu'à quelques kilomètres des barres HLM qu'ils ont quitté et leur profil sociologique n'est souvent guère éloigné de celui des logements sociaux tout proches, occupés par des populations immigrées et leurs familles nombreuses.

Enfin, l'ouvrage évoque le « grand péri urbain », cette campagne gagnée par l'extension urbaine et le mode de vie des villes. On y rencontre des paysans, qui du haut de leurs moissonneuses voient la ville arriver, des nouveaux ruraux qui ont gagné le rural et fui la ville avant qu'elle ne les rattrape, des nouveaux banlieusards arrivés au hasard d'une opération immobilière moins chère qu'ailleurs, des artisans et travailleurs indépendants qui font la navette avec la grande ville. Dans ce vaste territoire, l'image du village perdu est centrale : le vieux clocher, quelques bâtiments ruraux regroupés et entourés de champs, constituent la référence d'un urbanisme « à taille humaine », plus ouvert à la sociabilité et à l'échange. Que ce village soit menacé de déclin, que ses maisons se vident et se détériorent, que ses populations se précarisent, vieillissent et disparaissent au profit d'un mélange hétéroclite de situations urbaines, cela inquiète. Cette France des marges qui génère des mouvements sociaux comme les *gilets jaunes* conduit le gouvernement à développer des actions de « Cœur de ville ». Alors que ceux-ci occupent les ronds points des centres commerciaux, l'image archétypale de la « France profonde » disparue depuis un siècle à coup de construction de barres, de tours et de pavillons, ceinturée d'autoroutes nous hante. Elle reste l'identité du territoire français : le village ou le vieux quartier, avec sa boulangerie, son église..., un vieux vélo, un enfant sur le porte bagage.

De ces territoires, Delphine Dauphy et Marc Loyon proposent des contours, comme on ferait un « tour de ville » à la manière d'un propriétaire dans une petite ville ancienne. On prendrait les boulevards de ceinture ou on cheminerait sur les anciennes fortifications. On pourrait suivre la voie ferrée et

s'arrêter aux maisons de chef de gare, prendre un café le long de la route nationale dans un de ces restaurants routiers qui subsistent encore en remplacement des relais de poste de l'Ancien Régime. Si ces possibilités existent encore en France dans des petites villes, elles sont bien souvent noyées par l'urbanisation. D'ailleurs, on ne parle guère plus de « ville ». L'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques nous enjoint de qualifier d' « unités urbaines » les tissus de construction qui se rejoignent, les centres commerciaux greffés sur les territoires et inventant leurs propres tracés, les routes, les rocades, les ronds points distribuant les directions vers des îlots pavillonnaires, les champs en attente de construction.

Le tour de ville n'est plus possible sans s'affranchir des barrières et traverser sauvagement des zones clôturées. Il n'y a plus de Tour qui, à la manière des Forts, mis en évidence par Roland Castro en 1983, pourraient tracer des lignes dans le territoire et nous permettre de tracer un contour. Aussi, faut-il le composer à partir d'une mosaïque de territoires révélateurs de situations urbaines. Dans ce kaléidoscope, la lumière joue un grand rôle. Chaque espace a sa lumière, selon sa densité, son occupation, la place de la végétation, les matériaux : la banlieue dortoir, la banlieue de la culture nouvelle, l'habitat pavillonnaire, une usine désaffectée, un campeur incongru au détour d'un échangeur d'autoroute, un étang oublié. Dans chacun de ces lieux, la nuit urbaine réagit différemment à la lumière en fonction de l'occupation de l'espace. Parce que le territoire est un agencement de relations sociales et de rapport au sol, parce que ces espaces sont des lieux habités, les paysages expriment des contrastes révélateurs. N'est-il pas judicieux, pour fixer les contours des villes, de tracer d'autres chemins comme des « tours de campagne », fondés sur le regard des ruraux sur leurs territoires et considérant la ville comme une exception ?

Dans ce parcours, l'opposition entre le centre et la périphérie des villes a-t-elle un sens ? Si j'ai connu, comme chercheur, des centralités périphériques, n'est-il pas aussi des périphéries centrales ? Situés à proximité du centre, les premières sont des espaces d'accueil des nombreuses migrations, rurales et de l'étranger, affectant la grande ville. En raison de leur peuplement, de la qualité objective du cadre bâti et des équipements, ces lieux sont l'expression d'une centralité périphérique, rattachée au quotidien par des flux d'échange avec la centralité dominante de la ville, forte de ses symboles et de son économie. Ce sont des lieux de passage qui ne sauraient être délimités par un périmètre, fut-il le mieux ajusté. Leurs aménités ne se réduisent pas à quelques équipements ou commerces. Elle se sont lentement structurées dans le temps, à force de coup

de main, de petits services, d'un cousin éloigné qui a hébergé les nouveaux venus, d'un ami de la famille qui a trouvé un premier boulot, l'adresse d'une association, d'un médecin, d'un interprète.

De la même façon, ne peut-on penser des périphéries centrales ? Selon certains géographes, les populations pauvres sont désormais en périphérie dans des barres HLM ou des pavillons de banlieue, et ont renoncé à la centralité en vivant dans des espaces désurbanisés, rythmés par le quotidien aliénant du salariat et des traites mensuelles. A ces espaces de l'ennui, décrits par des écrivains désabusés, d'aucuns observent les quartiers centraux aux mains des bobos qui les « revitalisent », tels des lieux magiques de créativité et d'inventivité, remettant à l'honneur les commerces de quartiers oubliés, et un « patrimoine » bêtement déconsidéré. Mais que ces « bobos », selon une terminologie sociologiquement incertaine, déclenchent une accélération de l'augmentation des prix immobiliers peu importe ! On leur est reconnaissant de « réaffirmer l'urbanité » et de « sauver la ville » ! A tout le moins, n'avons-nous pas eu une représentation trop univoque de la centralité, dictée par les images surannées du village ou du quartier perdu avec ses petits commerces et sa sociabilité d'apparat ? N'est ce pas un décor de ville ? La vraie ville, si elle existe, n'est-elle pas en périphérie ? Et d'ailleurs n'y a t-il pas des villes qui, comme Rennes, et d'une certaine manière Marseille, ont intégré leurs « quartiers périphériques » ?

La nostalgie, est selon Barbara Cassin, le sentiment d'un exil devenu impossible, le point d'origine étant sans cesse réinventé. Tout retour serait douloureux : Ulysse revenant de son grand voyage ne reconnaît plus vraiment sa maison et n'est identifié que par le chien. Or, les scènes de ces contours de ville, si elles indiquent bien la nostalgie, relèvent tant du contournement que du retournement et du détournement.

Contournement. Je me souviens que nous habitions *Cité le Parc*, au dixième étage donnant sur le parking. Mon oncle m'amenait tôt le matin à la pêche au bord d'un petit lac sauvage à quelques kilomètres du futur quartier du Mirail à Toulouse. Pour le trouver, nous traversions des champs de pâturage électrifiés, des fermes, le garage d'un carrossier. Nous n'avions pas conscience de la grande ville, toute proche. Nous la contournions, soigneusement, pour rester dans notre rêve de vie sauvage. J'imagine que le paysan du fond de ses terres, le moine bouddhiste sur le parking et les jeunes en tee-shirt sortant d'un hyper marché ou d'un fast-food veulent contourner et ignorer l'humanité qui les côtoie : le champ, le parking, le magasin. Chacun développe ses cheminements

pour rester dans l'univers supposé de sa vie. Ces stratégies, à peine conscientes, tracent des parcours et des paysages.

Retour, retournement. Après les néo urbains, qui ont abandonné leur village pour vivre dans une banlieue dortoir, de logement collectif ou de pavillon, des néo ruraux se sont achetés une ferme en pleine campagne et se sont procurés tous les objets symboles de leur nouvelle vie. La table de cuisine en formica, redevenue en vogue, trône en dessous d'un joug de bœuf transformé en lampadaire. Depuis Bouvard et Pécuchet, les récits du retour prêtent à sourire. Ils n'en illustrent pas moins les chassé-croisé des populations à la recherche de leur bonheur résidentiel.

Détournement. Les images des contours de villes sont l'expression de paysages normés, dictant des conduites et des valeurs. Là, la sobriété, ici la consommation, la productivité, l'échange humain, la rationalité... Dans ces univers de sens, le photographe comme le sociologue cherche la situation incongrue qui déclenche l'interrogation sur la finalité des situations. Cela peut être le paysan urbain (quel pléonasme), le campeur, l'autoroute sans issue, le rond point sans directions à distribuer. Pratiquer le contour ne consiste pas seulement à prendre des chemins de traverse mais à les observer et à en décoder la signification.

Aussi, n'est-il pas de meilleures pratiques de contours que de convoquer les strates de la ville, même dans les périphéries ? Car si l'on a pu remarquer, comme Freud dans *Malaise de la civilisation*, que les strates de l'urbanisation de Rome rappellent l'inconscient humain, n'y a-t-il pas aussi dans le tissu périphérique des rappels révélateurs de l'histoire des villes ? Marcel Roncayolo nous rappelle que les strates de la ville, sont, comme les couches géologiques parfois affleurantes. La mémoire collective et l'histoire les révèle pour peu qu'un élément du passé mobilise des groupes sociaux. L'étude des « strates de la ville », conduit à celle des conditions de production et des représentations de l'urbain, historiquement situées mais émergeant dans le contemporain.

En définitive, le contour d'une ville marque sa personnalité profonde, abordée depuis la périphérie. Il montre ce qui reste en elle de la Cité au sens grec c'est-à-dire d'une communauté de citoyens, avant l'urbanisation, l'avènement de la ville-machine et de la ville-décor. Aujourd'hui, alors que l'intercommunalité devient la règle, et l'unité urbaine un mode de pensée dominant, rechercher la Cité, sans nostalgie réactionnaire est indispensable.

Or, les contours de Rennes, avec sa ceinture verte et son archipel de communes satellitaires, n'obéissent pas à la même logique que ceux de Toulouse avec ses rocade à l'infini ceinturant le périurbain en extension, ceux de Bordeaux entre les communes viticoles et la baie d'Arcachon; ceux de Nantes le long de la Loire ou de Strasbourg, sur une rive du Rhin .

Les contours expriment l'histoire de la ville et de son territoire, sa personnalité, ses rapports entre le centre et la périphérie, son ouverture aux contournements aux retournements et aux détournements, ses possibilités de rêve et d'imaginaire, bref, son hospitalité.